

# *Rien n'est fini tout commence* (Gérard Berreby, Raoul Vaneigem, éditions Allia, octobre 2014)

Publié le 12 mars 2015 | Matériau composite



[A noter – [LE MERCREDI 18 MARS A 19H – rencontre avec l'éditeur Gérard Berréby, fondateur et responsable des éditions ALLIA, à la librairie Les bien aimés, rue de la Paix, Nantes.](#)]

—  
*On comprend que vous développiez l'idée d'un « homme supérieur », capable de surmonter son aliénation. Mais vous le faisiez en commettant, à mes yeux, une erreur. Car quelle que soit la radicalité d'un individu, membre du groupe ou pas, il n'en reste pas moins un être qui, à un degré ou à un autre, est intégré à la société dont il est issu ; en cela il est porteur d'une certaine dose d'aliénation et ce, à plusieurs niveaux.*

La notion même d'émancipation s'est trouvée faussée. À l'origine, elle s'appréhendait socialement, elle était portée par le projet d'une société sans classes. Lorsque nous avons affirmé que l'individu était le fondement essentiel de la lutte des classes, il s'agissait de l'individu en quête de son émancipation. L'ambiguïté a longtemps consisté à savoir si l'émancipation de l'individu passait par celle de la société ou, pour caricaturer, si une société sans classes donnait des individus libres, autonomes. C'était une première erreur. La deuxième a été de valoriser l'individu porteur d'un principe d'émancipation – l'autonomie – se traduisant socialement par l'autogestion. Cet individu-là, nous n'avons jamais fait l'effort de le replacer dans ses conditions de vie, qu'elles soient familiales, sociales... celles d'un individu déséquilibré par ces conditions et qui se sauve – presque au sens de « salut » ; salut commun ou salut religieux – grâce à la clarté de cette volonté d'émancipation générale qu'il porte sur ses épaules... des épaules chargées de contrainte que l'on n'examine pas... parce que le projet est en fait de l'ordre de la transcendance... hormis Viénet, nous avons l'impression de changer le monde, de changer les bases. Une

telle conviction nous illuminait... car on ne peut parler que d'une illumination. Elle éclairait le monde entier et nous dispensait d'éclairer nos comportements passésistes ! (extrait)

J'ai laissé *tel quel* : rien que l'italique pour distinguer les questions (de Berréby) des réponses (de Vaneigem). Cette épure, manifeste, dans la retranscription de l'immense entretien courant sur les 400 pages de ce magnifique objet, est volontaire et signifiante. Elle est voulue par les deux co-auteurs – co-auteurs, oui, car Berréby, qui fait les questions et pose les rails de ce qui constitue le grand récit de l'aventure situationniste, est un alter ego revendiqué (et souhaité tel par l'interviewé), qui n'hésite pas à contredire le sage, le « vénérable » qui lui fait face, et ce sans que s'altère l'immense respect pour *l'affaire* qui lui, qui nous, est contée : une vie, celle de l'absolument radical Raoul Vaneigem, depuis l'enfance belge et ouvrière, jusqu'à la grandeur et à la chute (extrêmement précisément décortiquée par les deux hommes) de l'internationale situationniste dont il fut un des piliers majeurs (celui à qui Debord proposa de recommencer, à nouveau, autrement, à deux, ce mouvement fulgurant). Sans aucune amertume, sans sordide règlement de compte.

Le livre est à la fois richement (très richement) documenté, y compris de nombreuses correspondantes inédites avec des témoins et des proches de Vaneigem et Debord, et très libre dans son ton : l'extrait ci-dessus pourrait même donner l'impression d'une simple attaque ou déconstruction de ce qui fut un mouvement d'idées aussi nouveau que porteur de sens et de conséquences concrètes – mais il n'en est rien.

« La remise en question, l'interrogation, bref le questionnement inlassable non point pour le plaisir de prendre le contrepied mais plutôt dans une tentative de se débarrasser du superflu ont été nos credos pour tenter de nous approcher du réel. », affirme Gérard Berréby en réponse à une des quelques questions que je li ai posées pour nourrir cette note. En effet, ce livre, et ses auteurs, s'efforcent de rendre au plus juste le récit des faits, sans « refaire l'Histoire » (de toute façon, Vaneigem affirme clairement ne pas se pencher sur l'Histoire de ce dont il fut un des éléments moteurs : « Je reste attaché à la valeur théorique de la pensée, le reste... Les anecdotes et la correspondance dont partie des archives. Je n'y trouve aucun intérêt. »); de restituer et resituer l'époque, les actes et les ambiances (notamment la commensalité indispensable à la bonne tenue des longs échanges arrosés des situs) nécessaires à l'élaboration de ce programme émancipateur.

Et cette discussion à bâtons rompus, contradictoire et généreuse, s'avère faire socle mais aussi tremplin, être un bien bel objet de transmission.

–

(Quelques questions à Gérard Berreby, à propos de *rien n'est fini tout commence*, livre coécrit avec Raoul Vaneigem, éditions allia, 2015)

<http://www.les-bien-aimés.fr/evenements/les-evenements-a-venir/>

(G.Boutouillet) *Ce qui frappe d'emblée dans ce livre, outre sa qualité documentaire, c'est l'entrée de but en blanc dans le propos, sans préface ni introduction d'aucune sorte : on entre dans la conversation, qui si elle respecte certaines « règles » (chronologiques), nous place face à ce parti-pris singulier : deux individus parlent, nous assistons à cette discussion (chaleureuse, libre, contradictoire : amicale) dans laquelle l'interviewer est un interlocuteur placé en position d'égalité (vous n'hésitez pas à poser de très longues questions, à développer de longues analyses). Que pouvez-vous me dire de ce parti pris, de ce qu'il signifie éditorialement, mais aussi dans votre rapport à Vaneigem (et son travail) dont il découle ?*

(G.Berreby) J'ai tenté de proposer un roman d'époque dans lequel toutes les questions seraient abordées et grâce auquel on mesurerait la sincérité et l'authenticité de l'un ou l'autre des interlocuteurs à ce qu'il dit ou ne dit pas. Il n'y a donc pas de préface, de chronologie, de chapitres, autant de formes et d'éléments qui risquaient d'enfermer a posteriori notre discussion – et sa lecture – dans des carcans que nous cherchions précisément à éviter. L'entretien commence par une évocation des années de formation de Raoul Vaneigem et se termine après un voyage à travers quatre cents pages de propos de toutes sortes, de documents rares, voire inédits, et d'entretiens complémentaires, parfois contradictoires, avec d'autres protagonistes. Nous avons construit une galerie de portraits où figurent des membres clés de l'histoire de l'Internationale Situationniste mais aussi des personnages aux noms et aux rôles plus méconnus. En résulte un tableau d'époque avec des incursions régulières dans notre monde contemporain. En ce sens, j'ai voulu un ouvrage vivant, absolument pas muséifié, donc pas de tombeau, aussi glorieux fut-il. J'ai voulu éviter le livre pour spécialistes, happy few et lecteurs convaincus. J'ai voulu composer, au contraire, un livre ouvert que tout le monde puisse lire et surtout que chacun puisse s'approprié. Du roman, de l'essai, de la biographie, de la thèse et de l'ouvrage historique, j'ai mélangé tout cela et inventé une forme inédite pour parler de l'Internationale Situationniste, de sa place dans son époque et des conséquences de ce mouvement sur la nôtre, sans complexe ni directive universitaire. Cela m'a semblé convenir au projet plutôt que de se lancer dans un genre "ma vie mes œuvres", un peu fade pour mon goût. Un seul souci me préoccupait : ne pas ennuyer le lecteur et lui transmettre l'envie. Quand j'ai convaincu Raoul Vaneigem de s'aventurer dans ce projet un peu monstre, il a accepté à la condition que nous nous posions sur un pied d'égalité et que nous co-signions l'ouvrage. Nous sommes partis d'un ensemble homogène, à savoir le retour sur ses origines, comment devient-on Raoul Vaneigem ? et sur sa relation avec le mouvement situationniste jusqu'à sa dissolution. Pour ce faire, il nous a fallu revisiter notre passé non pas tel que nous aurions aimé qu'il fut mais au plus près de ce qu'il a été et de ce que nous y avons fait. Alors forcément, l'entretien est amical mais

pour le moins vif et argumenté, sans aucune complaisance. Que ce soit pour décrypter la place et la personnalité de chacun des membres de l'Internationale Situationniste, pour évoquer l'émulation résultant de leur rencontre, pour revenir sur leurs coups d'éclat, pour souligner les conséquences néfastes de la récupération d'une avant-garde par la société elle-même, ou pour constater la décrépitude du mouvement au fil des années 1970, j'ai cherché à amener Raoul Vaneigem à une analyse sans concession. Dans la mesure où asséner des vérités n'a aucun sens, si ce n'est se condamner à rester dans un ghetto, j'ai toujours voulu ne pas épargner nos sens critiques. La remise en question, l'interrogation, bref le questionnement inlassable non point pour le plaisir de prendre le contrepied mais plutôt dans une tentative de se débarrasser du superflu ont été nos credos pour tenter de nous approcher du réel.

*(G.Boutouillet) Très concrètement, cette longue histoire dialoguée semble le fruit aussi de deux cheminements singuliers : comment le livre s'est-il élaboré (par quel mode d'entretien : à distance, par écrit, en enregistrant) ?*

(G.Berreby) Très simplement. Elle est le produit de vraies rencontres durant trois ans, en Belgique, à la campagne, en Bourgogne et au Pré-Saint-Gervais, dans la région parisienne. Tous nos entretiens ont été enregistrés puis transcrits, découpés et mis en forme. Intégrer les témoignages complémentaires, regrouper la documentation d'époque, les photos a été l'objet d'un travail ultérieur. Je n'aurai pas pu mener à bien ce projet sans le précieux concours de Sébastien Coffy et de Fabienne Lesage. L'accord passé avec Raoul Vaneigem était le suivant : je devais lui remettre un entretien définitif une fois nos conversations retranscrites. Il l'a accepté aussitôt après lecture. Dans la mesure où l'on a tâché de faire remonter l'essentiel de ce que recelait cette longue conversation, Raoul Vaneigem n'a eu aucun mal à valider l'ensemble des propos restitués. La fidélité à ce qui a été dit n'empêche cependant pas un regard critique sur le passé et sur nous-mêmes.

*(G.Boutouillet) Qu'avez-vous appris, qu'est-ce qui vous a personnellement dérouté, surpris, relancé (vous qui êtes très fin connaisseur de cette question situ) ?*

(G.Berreby) L'optimisme presque béat de Raoul Vaneigem m'a souvent dérouté. Il porte sur ses années passées au sein de l'I.S. un regard peut-être faussement détachée. Il est, oserais-je dire, sans pitié pour les erreurs du mouvement, ses dérives obsidoniales. Il projette dans les organisations autogérées qui émergent notamment en Grèce, une foi étonnante. J'ai appris qu'il faut bien se garder, en ce monde, de jugements définitifs sur les choses et les gens – la part cachée de chacun étant tout aussi importante que ce qui nous est montré immédiatement – et qu'enfin, on ne peut s'en sortir que par un regard franc sur ce que nous entreprenons avec les personnes qui nous entourent. Une telle posture est, je crois, un signe de vitalité et de bonne santé.

[rien n'est fini tout commence. Gérard Berreby & Raoul Vaneigem, éditions allia, 2015 octobre 2014 – prix: 25.00 €, format : 160 x 240 mm, 400 pages, ISBN: 978-2-84485-926-6](#)

[About these ads](#)